

Jean-Baptiste ou la passion coupable

Roman

Pierre Vallin



Pierre Vallin

Jean-Baptiste
ou la passion coupable

Roman

Éditions EDILIVRE APARIS
(Collection Coup de cœur)
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS (Collection Coup de cœur)

175, boulevard Anatole France, 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 - Fax : 01 41 62 14 50 - mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-8890-9

Dépôt légal : avril 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Sommaire

Les Arrodières	7
Sylvestre	23
La veillée	33
La pétition.....	49
Le vieux chêne.....	67
La moisson	91
Le charivari.....	109
La fuite	127
Le-trou-qui-souffle	137
Le colporteur	151
L'orage	161
La prison.....	181
L'instruction	195
Catherine	211
Pierre-Auguste.....	233
La lettre.....	247
Epilogue.....	261

Les Arrodières

Ce jour-là, Jean-Baptiste revenait des Arrodières, accompagné de ses chèvres, quand la mule du frère Hubert leur avait barré la route :

– D’où venez-vous avec ces bêtes et ce bois ?

Le « bois » consistait en deux fagots de bois mort que Jean-Baptiste avait chargés sur ses épaules. Quant aux chèvres, en cette fin d’hiver, elles ne paissaient dans la forêt que rejets et broussailles. La question du religieux était de pure forme...

– Mais... nous revenons des Arrodières... à cette heure...

– Vous n’ignorez pas que le monastère a retrouvé ses droits sur cette forêt ?... Votre entêtement me surprend !

Le moine avait fait pivoter sa monture, il lança encore par-dessus son épaule :

– Cette forêt n’est plus communale. Vous n’y mènerez plus vos bêtes ou nous serions contraints d’en parler au garde.

L’avertissement était sans appel. Et qu’aurait-il pu répondre...

Trois quarts d'heure plus tard, Marie-Charlotte l'entendit ouvrir la porte de l'écurie devant les chèvres pressées de retrouver leur abri nocturne. Un instant encore et, avec une hâte inhabituelle, il poussait la porte de la cuisine.

– Marie ! ?

Comme elle avait coutume de le faire, elle s'était avancée vers lui.

– Le frère Hubert nous a arrêtés près du Tremble...

Il vit ses yeux s'emplier de cette inquiétude qui lui faisait un visage grave, plus pâle encore que de coutume...

– Que veux-tu dire ?

– Je te raconterai tout à l'heure... Je dois aller prévenir les autres.

Cette hâte ne lui ressemblait guère. Elle en conçut de nouvelles craintes... Elle avait repris les gants de chevreau qu'elle assemblait de ce point régulier, exécuté presque machinalement. À la foire de Saint-Marcellin, elle en livrerait six douzaines. La lumière commençait à faiblir... Il fallait emplir d'huile le réservoir du chaleil qui était à sec. Elle s'apprêtait à en allumer la mèche lorsque les pas de Jean-Baptiste se firent entendre. La figure rougie par le froid de cette soirée d'automne, il s'avança vers la table sans s'attarder auprès de l'âtre comme il le faisait chaque soir.

– Les moines veulent appliquer la loi sur les chèvres, expliqua-t-il.

Il vit les mains de son épouse se mettre à trembler sur son ouvrage. Un instant, on n'entendit plus que le grésillement du feu.

– Que faire ? questionna-t-elle, hésitante...

– Nous en parlerons ensemble... À la prochaine veillée.

De nouveau, il s'était tu, perdu dans ses pensées, la cuillère en suspens au-dessus de son assiette. Elle se taisait aussi, résignée à attendre la veillée puisqu'il le fallait. La lumière du chaleil faiblissait à nouveau, il était temps d'aller se coucher...

Comme chaque automne, ils avaient quitté la chambre du haut pour l'alcôve de la grande salle. De leur lit, ils voyaient les rondins de bouleau se consumer dans l'âtre et les flammes danser autour des bûches, animant les murs d'ombres mouvantes.

– Pourras-tu m'allumer le four demain ? La pâte est en levain...

De l'inquiétude qui les rongait, ils ne dirent rien.

Dès le lendemain matin, Jean-Baptiste voulut aller voir du côté du monastère. Il prit le chemin du haut des Arrodières. Celui-ci montait rapidement et il eut bientôt une vue dégagée sur le village et sur leur maison, adossée à la pente un peu à l'écart. C'était une bonne maison qu'il avait plaisir à contempler. Avec d'épais murs de torchis et de cailloux roulés qui luisaient dans la lumière matinale comme de grosses écailles. Une bonne maison qu'il n'aimerait pas devoir quitter. La cheminée de brique laissait échapper une fumée bleuâtre, le four serait chaud pour la fournée de pain.

La pente se fit plus raide, il raccourcit son pas, ajustant son souffle à cet effort qu'il savait pouvoir tenir jusqu'en haut de la côte, attentif au travail de son corps en harmonie parfaite avec la nature qui l'entourait. Passées les vignes qui s'accrochaient aux pentes du vallon, son regard glissa librement sur la

friche et sur la lande émaillée de boqueteaux. Là commençaient les terrains communaux dont on leur contestait désormais l'usage. Sur le chemin, le chien gambadait joyeusement, heureux de pouvoir l'accompagner. La forêt qu'il traversait maintenant, il l'avait parcourue tant de fois en compagnie du grand-père Anselme qu'il croyait encore entendre celui-ci, marchant à son côté. « Avec nos jambes, l'Empereur a conquis l'Europe ! », aimait à répéter le vieil homme. Jean-Baptiste ne se lassait pas de l'écouter raconter comment, à la veille d'Austerlitz, l'ennemi avait été trompé par la rapidité des grognards : « Face aux troupes de Koutousov, l'Empereur n'alignait que cinquante mille hommes. Sur le plateau, les Russes se voyaient déjà à Vienne ! Mais le 1^{er} décembre au soir, nous étions là ! Trente-six lieues dans les jambes, mon gars ! En deux jours, avec soixante livres sur le dos. En arrivant, nous sommes tombés à même le sol dans le brouillard et dans la boue. Les officiers usaient de leurs bottes pour nous ramener près des feux. Mais au lever du jour, après quatre heures de sommeil, nous étions sur le pied de guerre. Prêts pour la noce ! »

Le chien s'était arrêté, humant l'air au-dessus du chemin. Dans le bois, des bruits inhabituels se faisaient entendre.

– Sage, Médor...

Le sous-bois s'était empli d'une odeur de brûlé qu'il n'eut aucun mal à reconnaître. Du charbon de bois ! Aux Arrodières ! Quatre hommes s'affairaient dans une petite clairière. Perché sur un monticule de terre, l'un d'eux plongeait une perche dans un trou d'où s'échappaient des volutes de fumée. Non loin, ses compagnons empilaient des rondins qu'ils

recouvraient à mesure d'une épaisse couche de terre. C'était dans ces meules que naissait le charbon de bois après une cuisson lente de cinq jours et cinq nuits. Le charbonnier descendit de son perchoir le long d'une échelle de branches.

– Bonjour, dit Jean-Baptiste.

Muet, l'homme se contenta de l'examiner des pieds à la tête. Les brodequins de cuir graissé, les membres dont le pantalon de toile laissait deviner la musculature déliée, l'impression de force que dégageaient le buste et le cou, les yeux clairs dans l'ombre du chapeau, les traits fermes, enfin, qu'une courte barbe brune ne parvenait pas à dissimuler...

– Vous êtes notre premier visiteur, dit le charbonnier, une fois son examen achevé. Égaré, peut-être ?

– Nous passions sur le chemin. L'odeur a alerté mon chien. Vous travaillez pour le monastère ?

– C'est cela même. Nous cuissons du chêne et du sycomore... des bois qui conviennent bien pour le charbon de forge...

Jean-Baptiste se tourna vers une meule éventrée.

– C'est le résultat de notre première fouée, dit l'homme. Un charbon de bonne tenue qui laissera peu de cendres. Par ici, le sol donne une bonne chaleur. De quelques coups de sa longue perche, il avait percé le flanc de la meule d'une nouvelle rangée de trous où la fumée trouva passage.

Jean-Baptiste observait les rondins empilés autour de la clairière.

– Je vois que vous avez de l'ouvrage..., remarqua-t-il encore.

Dans la chambre à four, Marie-Charlotte s'apprêtait à enfourner les miches. Contre la paroi de briques, Jean-Baptiste avait entassé des fascines de genêt doublées d'une solide muraille de bûches de chêne. Dans l'espace dévolu aux pains, la braise avait roulé, qu'elle repoussa de son pelleron afin de faire place aux miches. La chaleur du four lui avait mis le feu aux joues...

Dans la grande écuelle le caille-lait avait fait son œuvre, le lait s'était pris en une masse tremblotante qu'il était temps de transvaser dans les faisselles. Du dos de la main, elle remonta la mèche qui s'était échappée de sa coiffe puis elle commença de puiser dans le laitage blanc. L'odeur aigre du petit-lait monta vers ses narines...

Lorsqu'elle sortit de la maison, enveloppée dans sa grande pèlerine, l'horloge frappait le premier des onze coups. En dépit du froid, la grand-rue de Chatte montrait de l'animation. Sur la place, Antoine Thibault ferrait un gros cheval gris pommelé dans l'odeur de la corne brûlée. L'antérieure repliée dans la sangle, la bête mâchait une poignée d'avoine.

Devant l'école, l'instituteur Chotard, l'apercevant, s'avança aussitôt vers elle : « Pour votre mari, j'ai entendu raconter... L'application de cette interdiction est une catastrophe ! ». Elle, demeurait sans voix. Visiblement, l'instituteur en savait plus qu'elle...

Pêche, pomme, poire, abricot,
Y en a une de trop
Qui s'appelle Marie Margot !

Dans la cour, à quelques pas de là, des enfants entouraient Marie Coquelle :

Marie trempe ton pain

Marie trempe ton pain dans la sauce !

Mi-riant, mi-fuyant, la fillette était parvenue près d'un mur sur lequel s'appuyait un jeune homme à l'aspect étrange...

– Salut Sylvestre ! lança Étienne Gabillard.

L'autre posait un regard candide sur le groupe qui lui faisait face. Exaspéré par ce mutisme, Gabillard entama un couplet rageur :

C'est la bête Malibette

Qu'a la peau du dos sur la tête

Et la queue en relevette...

L'instituteur, indigné, s'était précipité :

– Garnements ! La récréation est terminée ! En rangs !

Marie-Charlotte s'était avancée :

– Bonjour, Sylvestre... Nous ne te voyons pas beaucoup ces temps-ci.

Sans un mot, le garçon lui tendit ses mains qu'elle prit entre les siennes. Après une hésitation, il indiqua du doigt les bois qui couronnaient le vallon.

– Je sais... c'est la saison des cèpes et tu n'es pas pour rien l'enfant des bois.

Sylvestre avait été découvert six années auparavant, alors qu'il se traînait à proximité du village. Malgré le froid, il ne portait aucun vêtement. Il était si maigre et si faible qu'il ne parvenait pas à tenir debout. Tout laissait supposer qu'il descendait du plateau de Chambarran, chassé par le froid de cet hiver particulièrement rigoureux. Bien que son âge fût estimé à dix ou douze ans, nul n'était parvenu à tirer de lui le moindre mot. Comme il venait des bois, le

curé avait proposé qu'on le prénommât Sylvestre. L'arrivée de l'enfant sauvage à Chatte était de nature à mettre en émoi la population. Pour Honorine, la bonne du curé, il était urgent de vêtir ce garçon dont la nudité était une offense à la décence. Monsieur le curé pensait quant à lui qu'il fallait s'occuper sans tarder de l'âme du sauvageon, privé trop longtemps des bienfaits de la religion, lesquels prirent la forme d'une pluie d'eau bénite que l'enfant sauvage, habitué à d'autres intempéries, endura sans broncher. Chotard, l'instituteur que la commune venait d'embaucher, estima que le plus urgent était de le débarrasser d'une chevelure propice à la vermine, suggérant même qu'un bain ne serait pas inutile. Proposition qui souleva une réprobation unanime, la réaction d'un organisme ignorant le contact de l'eau étant imprévisible. Non, la première chose à faire était de nourrir ce corps décharné. Contre toute attente, l'enfant montrait une totale indifférence pour l'écuelle de soupe chaude qu'on lui avait apportée. C'est alors qu'Antoinette eut l'idée de lui offrir une pomme de terre cuite sous la cendre que le jeune affamé engloutit sans même en ôter la peau.

Rien n'était simple avec l'enfant sauvage. Lorsque, pour l'abriter du froid, on voulut le conduire dans une grange, il fut pris d'une telle crise de panique qu'on dut le laisser dehors, sur une botte de paille, en attendant qu'il se familiarise avec les lieux. Le contact de vêtements sur sa peau donnait lieu aux mêmes réactions violentes. Pour s'en débarrasser, il les lacérait des ongles et des dents. Le malheureux enfant était affecté d'un balancement qui ne s'arrêtait que pour faire place à des mouvements convulsifs. En tout point, son comportement était celui d'un idiot

caractérisé. Appelé de Saint-Marcellin, le docteur Pinel constata la faiblesse du jeune inconnu qui n'avait survécu, dit-il, que grâce à une constitution particulièrement robuste. On ne pouvait en dire autant de sa santé mentale. « Cet enfant est un pauvre imbécile abandonné par ses parents », conclut le médecin, conseillant de le conduire dans un hôpital.

– Cet enfant n'est là que depuis huit jours, était intervenue Antoinette. Et le voilà capable de marcher et de porter des vêtements, choses que l'on pensait impossibles. Il serait honteux de l'arracher à sa vie sauvage pour l'envoyer pourrir dans un hospice !

Un nouveau sursis fut donc accordé à Sylvestre.

Dès qu'il arriva en vue du monastère, Jean-Baptiste remarqua les nouveaux défrichements qui agrandissaient la trouée dans les arbres. Toute la lisière nord de la clairière était jonchée de troncs et partout le bruit des cognées résonnait dans le vallon. « Voilà qui cause plus de dommages à la forêt que n'en feraient toutes les chèvres du Dauphiné », s'indigna le paysan, se remémorant une fois encore les paroles d'Anselme. « Que peuvent-ils faire de tout ça si ce n'est se remplir la panse ! Des hommes qui prêchent la charité ! Crois-tu qu'il faille les laisser nous ronger les os, nous qui avons porté la révolution dans toute l'Europe ?! »

L'application brutale du code de 1827, resté en sommeil depuis vingt ans, l'interdiction des chèvres, la transformation du bois en charbon et ici ces travaux énormes au détriment de la forêt... La rage montait lui. Un instant, il laissa s'apaiser le battement du sang dans ses tempes. Puis il se remit en marche, suivant le chemin qui conduisait à l'extrémité nord de la

clairière. Là, de toute part, des troncs de hêtres jonchaient le sol. Près de la lisière, des hommes attaquaient à la scie une bille posée sur une chèvre formée de deux grumes liées ensemble. Juché sur le tronc, l'un des hommes tirait à lui la niarque que les autres ramenaient vers le bas en pesant de tout leur poids. Le scieur du haut toujours reculant, ceux du bas avançant sous une pluie de sciure, ils se livraient une lutte étrange... « Bonjour, mon ami ! » Se retournant, Jean-Baptiste découvrit un inconnu en robe de bure. Un moine qu'il n'avait encore jamais vu. Une fois de plus, il s'efforça de faire bonne figure.

– Bonjour... J'observais les efforts de vos scieurs...

– Oui, nous avons besoin de planches et ils nous en font, de fort belles ma foi, que le frère menuisier n'aura plus qu'à dresser.

Évaluant le nombre de planches que l'on pourrait tirer des arbres couchés sur la clairière, Jean-Baptiste se dit qu'en effet, le frère menuisier, ne manquerait pas d'ouvrage. Même au train où se multipliaient les moines, il y avait là de quoi fournir en bancs et en châlits toutes les confréries de France.

– La clairière en sera agrandie et la forêt n'y repoussera pas de sitôt, fit-il en se tournant vers la lourde charrue à défoncer. De la bonne terre que vous retournez là...

– Oui, une belle terre bien aérée. Où nous établirons notre nouveau verger.

Émilie examinait l'une de ses chèvres qui avait pris un mauvais coup de froid.

– La Mélusine n’a trouvé rien de mieux que d’aller patauger dans une bauchère, expliqua-t-elle à Marie-Charlotte.

– Ce ne sera peut-être rien...

– Je l’espérais mais la voilà qui s’arrête de ruminer et ce n’est pas bon signe. Je lui ai apporté des bourgeons de sapin et quelques brins de serpolet.

La vieille tirait des plantes et de ses quelques chèvres tout ce qui lui était nécessaire pour vivre. Elle utilisait mieux que quiconque la variété infinie des herbes. L’arroche et l’ansérine lui tenaient lieu d’épinards et les jeunes pousses du fragon, de pointes d’asperges. De la bourrache, elle accommodait les feuilles au court-bouillon tandis que ses fleurs devenaient salades savoureuses. Tout comme la chicorée et le pissenlit, le mélilot, la pimprenelle. Le cornouiller, l’airelle, le sorbier fournissaient des baies qu’elle laissait blettir sur la paille. Elle combinait aussi les plantes en de savants mélanges où les vertus de la spirée et de l’artémise, de la tanaisie, de la chélidoine s’associaient à celles du colchique ou de la gentiane...

– Et toi ? questionna la vieille femme, es-tu enfin débarrassée de cette vilaine toux ?

– Pour la toux, cela va mieux, Émilie. Je venais justement vous demander de cette tisane qui m’a fait tant de bien. En échange, je vous ai apporté ces quelques œufs.

Émilie n’était pas dupe. La tisane servait de prétexte pour lui apporter des œufs. Puisqu’il en était ainsi, elle composerait ce mélange sur lequel elle comptait tant. De l’armoire, elle sortit des sacs de chanvre où elle gardait ses plantes bien au sec.

– Voilà, fit-elle. De la racine de savonnière, quelques fleurs de bouillon-blanc et un bouquet de serpolet. Le même que je donne à Mélusine. C’est te dire si je prends soin de toi ! Si tu te sens fiévreuse, ajoutes-y de la fleur de sureau. Mais dis-moi, ma fille, où en es-tu de ton travail ?

– Mes six douzaines de gants seront prêtes pour le marché...

– Et te seront-elles aussi mal payées ?

– Sans doute. Mais nous avons besoin de cet argent. Cela me fait penser que je dois passer chez Clément qui a dû finir mes sabots. Laissez-moi vous embrasser, Émilie.

Après une hésitation, à la jeune femme qui avait tourné les talons, la vieille lança :

– Comment vont les choses avec ton mari ?

Un instant, Marie-Charlotte parut clouée sur place puis elle pivota sur ses sabots. Le rose était monté à ses joues...

– Il dit que je dois d’abord guérir... Plantée au milieu du chemin, ne sachant plus que dire, elle se décida à prendre congé.

« À bientôt, Émilie ! Et encore merci pour tout ! »

Chez Clément et Jacqueline, un bouquet de feuillage, suspendu au-dessus de la porte, rappelait qu’on était le 12 novembre, jour de la fête des sabotiers. Clément évidait l’intérieur de deux sabots fixés dans les encoches de l’établi.

– Tiens, c’est notre Marie-Charlotte..., remarquait-il uniment, tout en vérifiant la surface du bois de ses doigts nouveaux.

– Bonjour, Clément, serait-ce mes sabots que tu termines ?

– Un seul suffirait pour tes deux pieds !

– Tes sabots sont là ! lança Jacqueline du fond de la salle où, alignés sur des barres de bois, les sabots neufs restaient exposés à la chaleur douce d'une cheminée. Il n'aurait pas fait mieux pour une princesse !

C'étaient des sabots de noyer blanc, joliment teints au jus d'airelle et dont le bois poli au canif luisait dans la lumière de l'âtre. Clouée sur le dessus, une bride de cuir gras complétait l'ouvrage.

– Mais quel travail avez-vous fait là ! s'exclama Marie-Charlotte. Je les porterai encore dans dix ans !

– C'est prudence, fit le sabotier. Au train où vont les choses, il faudra aller pleurer misère pour obtenir quelques billes de bois.

Comme tout bon sabotier, Clément fabriquait ses quatre paires de sabots par jour et il commençait à se plaindre que la matière première était difficile à trouver. « Si le prix du bois augmente encore, mes sabots deviendront inabordables », s'inquiétait-il.

« Au train où vont les choses ». Une fois encore, Marie-Charlotte éprouvait le sentiment d'être la plus mal informée. À quoi s'opposait la crainte d'entendre confirmer la nouvelle qu'elle redoutait.

– Je n'en ai jamais eu d'aussi beaux..., dit-elle à Jacqueline et Clément tout surpris de la voir tellement émue.

Pour rentrer, Jean-Baptiste avait emprunté le chemin du fond des Arrodières, une charrière moins pentue que le layon caillouteux qui l'avait conduit jusqu'à la clairière. Sous l'effet de l'émotion qui

l'étreignait, il arriva presque essoufflé au sommet de la côte. Les toits bruns du monastère s'alignaient au-dessous de lui et, non loin de là, la charrue du frère laboureur striait le sol de la clairière de sillons rectilignes. Au-delà, se percevait clairement le grincement de la niarque des scieurs de long. Avec ses arbres dénudés, la forêt qui l'entourait offrait un spectacle de mort. Mais il savait que la vie ressurgirait bientôt du linceul de feuilles qui couvrait le sol. Ces grands arbres en repos lui donnaient un sentiment profond de pérennité. Son regard monta le long d'un grand fût lisse jusqu'à l'éclatement des branches, dans la lumière grise du ciel... Rassérénié, autant que faire se pouvait, par sa courte halte, il se remit en marche.

Nourrir leur petit troupeau deviendrait bientôt impossible. La réserve de foin n'irait pas au-delà de l'hiver et pour la première fois il voyait approcher le printemps avec angoisse... Au sommet de la dernière côte, il marqua un temps d'arrêt avant de s'engager dans la grande descente qui menait à Chatte. La lumière finissante du soir colorait d'éclats pourpres les eaux mouvantes de l'Isère et de l'autre côté de la rivière se dressait la muraille du Vercors. Le calme mélancolique de cette soirée d'automne gagnait la campagne, tout juste troublé par l'aboiement d'un chien poursuivant une bête égarée. « Ce pays est le nôtre, ils ne nous le prendront pas ».

Les chèvres qui l'avaient entendu approcher attendaient derrière la haie. Ils dépassèrent d'un pas rapide la propriété du maire Villeneuve. Sur les pentes les mieux exposées du vallon, les mûriers fraîchement taillés en têtard y attendaient eux aussi le retour du printemps. Ils se couvriraient alors des

feuillages qui nourrissaient les vers à soie. Comme chaque année, le maire Villeneuve embaucherait nombre de villageoises pour cueillir les feuilles et traiter les cocons. Un moment, le maire avait projeté de se lancer dans le moulinage de la soie, faisant naître dans le village l'espoir d'une activité régulière. L'opposition des soyeux lyonnais l'avait empêché de réunir les fonds nécessaires...

Sur le seuil de la maison, Marie-Charlotte conversait avec le docteur Liotard que son cheval attendait, fourbu et la tête basse.

– Longue journée, n'est-ce pas ? lança le médecin. Voyant le regard inquiet que Jean-Baptiste lançait à sa femme, il ajouta aussitôt : Pour Marie-Charlotte, rien de grave... mais cette toux doit être soignée. Mais vous ? Racontez-nous...

Tandis qu'il faisait le récit de sa journée, il voyait se peindre tour à tour la surprise, la colère, l'inquiétude sur les visages de sa femme et du docteur.

– C'est plus grave que je pensais, fit ce dernier, l'air soucieux. Ces religieux mettent la forêt au service d'intérêts mercantiles face auxquels vos chèvres ne pèsent que peu de poids. Curieux usage d'un code destiné, disait-on, à préserver les forêts...

Tandis que Jean-Baptiste sellait Neptune, le médecin faisait encore des recommandations à sa malade. De la sacoche de cuir pendue à sa selle, il avait tiré un flacon d'huile de foie de morue, des gouttes d'arsenic et des comprimés de sulfate de quinine.

– À bientôt ! Et soyez prudents !...

Une heure plus tard, ils étaient assis de part et d'autre de la table. Dans la lumière tremblante de l'âtre, Jean-Baptiste observait les traits tirés de sa femme.

– Cesse de te tourmenter... Regarde comme ton pain est beau, fit-il en lui tendant la tranche qu'il venait de tailler.

Elle esquissa un sourire mais reprit son air grave.

– Pourquoi m'as-tu caché que la forêt nous est interdite ?...

– Je devais me convaincre qu'il n'y avait plus rien à faire...

– Suis-je malade à ce point ?

Elle cherchait ses yeux qui ne se déroberent point.

– Non, Marie... Il ne servait à rien de te mettre en souci... Le docteur l'a dit, le plus urgent est de te soigner. Mettons-nous au lit, maintenant.

Une fois soufflée la flamme du chaleil, ils commencèrent de se déshabiller dans la chaleur du foyer. Marie-Charlotte faisait à son tour le récit de sa journée, elle s'interrompit tout à coup.

– Mais !... je ne t'ai pas montré les sabots que je suis allée chercher chez Clément...

Boutonnant prestement sa chemise, elle s'apprêtait à aller vers le coffre. La main de Jean-Baptiste se referma sur son bras.

– Tu me les feras voir demain. Il n'est plus temps, maintenant...

Sylvestre

À Saint-Marcellin, Amédée Liotard avait succédé au docteur Pinel peu après que Sylvestre avait été découvert dans les circonstances que l'on sait. À l'École de médecine de Lyon, Amédée avait laissé le souvenir d'un esprit rebelle à tout endoctrinement. Cette indépendance d'esprit qui lui tenait à cœur, l'étudiant Liotard en avait trouvé un parfait exemple en la personne de Jean Itard. « On n'est savant que par l'expérience, lucide que par le doute, intelligent que par le savoir acquis », écrivait ce médecin dans la conclusion d'un rapport sur l'enfant sauvage de l'Aveyron, publié en 1799. Amédée avait étudié ce cas avec passion. Que le jeune médecin fût confronté au même problème que cet illustre aîné semblait un clin d'œil du destin. Informé des conclusions que Pinel avait tirées de l'examen de Sylvestre, Liotard avait objecté que le fait même que l'enfant sauvage ait survécu prouvait qu'il n'était pas l'idiot que l'on prétendait. Loin d'être inexistante, la sensibilité du sauvageon était seulement inadaptée à sa vie nouvelle. Le claquement de porte le plus violent le laissait sans réaction mais il sursautait au moindre

craquement de noix. Les mêmes contradictions se retrouvaient dans les domaines les plus différents. D'une malpropreté notoire, selon les critères admis, Sylvestre montrait une adoration sans bornes pour le ciel d'orage et pour l'eau de la pluie. Indifférent, ou presque, à l'environnement quotidien, il restait fasciné par les jeux de la lune derrière les nuages ou par ceux du vent dans les feuillages. Très vite son effroi face aux humains avait fait place au désintéret. En revanche, il montrait la plus vive attirance pour les animaux de la ferme, lesquels le lui rendaient bien.

Plein d'excitation, le médecin prit sa plus belle plume pour faire à son ami Delmas le récit de ses débuts mémorables :

Mon cher Charles,

Je t'ai raconté les péripéties de mon installation à Saint-Marcellin. Figure-toi que dès ma première tournée, la plus intéressante des surprises m'attendait en la personne d'un certain Sylvestre, connu ici sous le nom d'enfant sauvage. Mon confrère Pinel avait vu en lui un idiot incurable. Mes premières observations me font penser qu'il n'en est rien. Cette conviction se fonde sur l'observation d'un cas analogue, faite à la fin du siècle dernier par Jean Itard. En se référant aux observations de ce prédécesseur illustre, on peut affirmer que cet enfant n'est pas un imbécile désespéré mais un être intéressant. Je dirais avec Itard que l'enfant sauvage est idiot, non par insuffisance physiologique mais par déficience culturelle. Nous ramenent une nouvelle fois au problème de l'être et du devenir. Tu comprendras alors l'intérêt que suscite l'enfant sauvage puisque « de ce qui lui manque, peut

se déduire la somme des connaissances et des idées que l'homme doit à son éducation... ».

Derrière le bureau de merisier ciré qu'ornaient un sous-main de cuir patiné et un encrier de porcelaine blanche, le médecin s'accorda un instant de réflexion, le regard posé sur un paysage que le printemps tendait d'un délicat voilage vert. Il reprit son récit de son écriture régulière...

Sylvestre avait été placé chez les Brussiaud où la mère, Antoinette, et l'un des fils, Jean-Baptiste, avaient pris son cas à cœur. Très vite, Sylvestre s'était accoutumé à la cuisson des aliments et, en possession d'une pomme de terre crue, il courait l'enfourer sous la cendre. Sa sensibilité défaillante l'exposait alors à de cruelles brûlures. Pour tenter d'éveiller son sens du toucher, diverses méthodes avaient été mises en œuvre. L'une d'elles consistait à cacher dans un sac des billes et de petits cubes de bois que Sylvestre devait reconnaître en aveugle. Ses échecs répétés suscitaient le découragement lorsque Jean-Baptiste, sachant son attrait pour les fruits secs, avait remplacé les billes par des noix. Trouvant à l'exercice un intérêt nouveau, le sauvageon l'avait réussi sans aucun mal...

Depuis son arrivée à Chatte, Sylvestre n'avait plus eu de contact avec la nature. Jugeant l'enfant sauvage suffisamment attaché à sa vie nouvelle, Amédée avait autorisé Jean-Baptiste et Anselme à l'emmener avec eux dans les bois. Très vite, Sylvestre avait montré une excitation telle que les deux hommes avaient failli renoncer. Humant l'air avidement, l'enfant sauvage courait d'un côté et de l'autre en poussant des cris plaintifs, s'arrêtant, repartant sans qu'il fût

possible de comprendre quels sentiments l'animaient. Affolée, Diane courait derrière lui en poussant des glapissements déchirants. En dépit de leur inquiétude, les deux hommes avaient laissé les choses suivre leur cours. Assez vite, l'agitation désordonnée avait fait place à un comportement plus policé. « Ce citoyen-là nous a fichu une sacrée frousse ! avait commenté Anselme. Je ne sais pas où il a appris à marcher mais ce n'est sûrement pas dans une compagnie de la Garde ! ». Les hommes, détendus, avaient laissé éclater leurs rires. L'enfant sauvage allait d'un trot régulier qu'il semblait capable de soutenir indéfiniment, son souffle était inépuisable et Anselme, admiratif, s'était exclamé : « Si on le laissait faire, cet animal nous crèverait tous ! Sans ces chaussures qui l'embarrassent, il filerait comme un lapin vers son terrier ! ».

Ce soir-là, ils étaient rentrés recrus de fatigue, débordant d'histoires à raconter. L'agilité de Sylvestre escaladant un chêne pour y cueillir des glands, sa façon de découvrir les champignons par son seul flair, le bonheur que lui avait donné un ruisseau d'eau claire, la frayeur enfin que lui avaient causée ses propres étournements quand la fraîcheur du soir les avait saisis. « Voilà le résultat de ces habitudes qui le ramollissent ! », avait bougonné Anselme. Le vieux militaire n'appelait plus Sylvestre que « le voltigeur ». Sans doute, l'enfant sauvage ne marcherait-il jamais normalement mais il pouvait abattre un nombre de lieues impressionnant. Anselme lui pardonnait même son aversion pour les boissons alcoolisées. « Ce malheureux ne sait pas ce qui est bon mais quel diable de cavalier il fait ! ».

Sylvestre avait appris à mettre le couvert, à tirer de l'eau du puits ou à grimper dans le fenil pour en faire tomber du foin. Les bêtes semblaient le reconnaître comme un des leurs et il offrait un spectacle étrange quand il traversait la cour, des pigeons perchés sur ses épaules et les oies se bousculant derrière lui. Cet amour était devenu passion le jour où Jean-Baptiste mit entre ses mains l'un des chiots que Diane venait de mettre au monde.

Si les sentiments de Sylvestre ne cessaient de se développer, son caractère s'affirmait également. Sa première colère s'était produite à l'occasion d'un exercice consistant à retrouver une noix dissimulée sous un gobelet de bois, d'une série de cinq, retournés sur la table. Après que l'on eut déplacé les gobelets en tous sens, Sylvestre devait désigner celui qui dissimulait la noix. Excédé par la difficulté du jeu, il avait bousculé noix et gobelets d'un geste rageur. Informé, Amédée estimait que cette réaction intempestive donnait aussi des raisons de se réjouir. Y voyant la manifestation d'une volonté naissante : « Voilà qui me rappelle une citation d'Itard », avait-il commenté dans une lettre adressée à Charles : « Si l'enfant connaît assez bien la valeur du oui ou du non pour en faire une juste application, tout n'est pas perdu ». Tout n'est donc pas perdu pour Sylvestre, bien au contraire. Je pense qu'il pourrait avoir bientôt recours à la parole, seul moyen d'exprimer clairement besoins et sentiments. La mutité de Sylvestre n'est pas organique, elle doit être comprise comme la conséquence de son isolement passé : sans stimulation, pas de langage et, sans langage, pas d'intelligence possible. C'est en cela, et en cela seul que l'homme se distingue de l'animal.

Nombre de personnalités faisaient un détour par Chatte pour y rendre visite à l'enfant sauvage. Le premier de ces personnages s'était lancé dans une péroraison interminable quand Sylvestre, voyant que la coiffure du visiteur souffrait de la véhémence de son discours, n'avait rien trouvé de mieux que lui apporter un peigne. Achevant de s'embrouiller dans une pensée déjà bien confuse, le malheureux avait fini par réclamer sa canne et son chapeau ! À quelque temps de là, apparition d'un second énergumène. Discours tout aussi ennuyeux sur « la nature de l'homme sauvage ». Lequel restait d'un calme olympien. Jusqu'à ce que, lassé par la longueur de l'exposé, il aille chercher la canne et le chapeau de l'orateur...

De longs mois avaient passé. Ce jour-là, la chaleur était telle que les bêtes avaient déserté la cour. Jean-Baptiste et Sylvestre avaient cherché refuge dans l'ombre de la grange ouverte. La poussière du sol leur servait de tableau noir. « Couteau », prononça Jean-Baptiste. Sylvestre traça une forme effilée où un trait vertical séparait la lame du manche. « Peigne ! ». Un trait s'étira sur le sol, le long duquel Sylvestre aligna une rangée de dents. « Assiette "et" pomme ! ». Lorsque Sylvestre eut fini de dessiner deux cercles inégaux, l'un aussi rond qu'il pouvait le faire et l'autre rebondi et déprimé sur le dessus, Jean-Baptiste enchaîna :

– Pomme « dans » assiette...

Le visage de Sylvestre s'était éclairé. Il fit mine d'effacer le grand rond puis se ravisa pour effacer la pomme qu'il redessina au milieu de l'assiette. Jean-Baptiste laissait éclater sa joie quand un coup de vent traversa la cour. Poussés par le vent d'ouest, des

nuages défilèrent au-dessus des toits. « Voici l'orage. Il faut aller aux noix... ».

Debout sur la charrette que la jument entraîna d'un trot saccadé, ils prirent le chemin de la Michaudière. Les noyers ployaient leurs branches sous le vent et le sol était jonché de noix. Ils se mirent au travail sans perdre de temps. Se déplaçant avec souplesse, l'enfant sauvage faisait aller ses mains avec une vivacité surprenante. Il fallait ramasser au plus vite les fruits que le vent avait jetés à terre. Une nuit passée à l'humidité suffirait à y mettre la moisissure. La pluie fine et dense s'était mise à tomber dans un murmure régulier. Le visage levé vers le ciel, Sylvestre semblait ruisseler de joie...

Ce soir-là, la soupe fut la bienvenue. Les doigts noircis de brou, ils avaient pris place à la table sans ôter leurs vêtements mouillés. Le père revenait de Saint-Marcellin où il avait vendu des chevreaux. Julien et Sébastien, partis de bonne heure pour aller couper du bois, avaient été pris par la pluie. Tout comme Antoinette, malgré la hâte avec laquelle elle poussait les biques sur le chemin du retour. Tous étaient trempés mais contents. Il était grand temps qu'un peu d'eau vienne ameublir la terre assoiffée. Seul, Anselme gardait une mine soucieuse.

– Quelque chose ne va pas, pépé ? finit par questionner Antoinette.

Le vieux avala coup sur coup trois cuillerées de soupe.

– C'est la Diane, lâcha-t-il enfin, d'un trait. Le silence s'était fait autour de la table. Sylvestre lui-même, voyant les regards converger vers le vieux,

observait celui-ci avec curiosité. Quand la pluie s'est mise à tomber, je l'ai vue traverser la cour comme une folle. Elle avait peur de l'eau...

– Où est-elle, demanda Thomas, déjà debout...

– Couchée sous le hangar...

Personne n'osant faire le premier mouvement, ils avaient attendu en silence le retour du père. Enfin, il était apparu :

– Je l'ai enchaînée à l'échelle, nous verrons demain...

Le lendemain, dès les premières lueurs de l'aube, Thomas était allé puiser un seau d'eau puis il s'était dirigé vers la grange. Le vent restait à l'ouest et de gros nuages noirs emplissaient le ciel teinté de mauve. De nouveau, son pas lourd s'était fait entendre, il avait poussé la porte de la cuisine, surpris de les trouver tous là.

– Elle n'a pas voulu boire..., fit-il brièvement. C'est la rage...

Il n'y avait pas d'autre choix que d'abattre la pauvre bête. En cet instant, toutes les pensées se tournaient vers Sylvestre. L'enfant sauvage, si proche de la chienne, avait-il pu lui aussi contracter l'horrible maladie ? Le père avait pris la route de Saint-Marcellin afin d'y prévenir le docteur Liotard. De retour un peu avant midi, il montrait un visage fermé. Sans détour, il était allé décrocher le fusil à pierre et avait extirpé du placard la corne à poudre et la sacoche qui y dormaient. Puis il était sorti sans un mot. En silence, ils avaient attendu la détonation qui avait secoué la cour...

Les larmes que l'on croyait taries avaient de nouveau coulé sur les joues de l'enfant sauvage. La

mort de Diane, dont on craignait les conséquences, avait produit des sentiments si violents qu'il lui fallait les exprimer. Comme l'espérait Amédée, cela se fit par le langage. D'abord les mots simples du quotidien : eau, lait, pain, noix, qu'il prononçait sans peine, d'une voix claire et bien timbrée. Des vocables de deux syllabes avaient suivi : cou-teau, cou-cher, man-ger. Il disait assez bien Médor mais restait incapable de prononcer Sylvestre. Sans surprise, Amédée avait constaté qu'il restait étranger à l'usage du « moi » et du « je ». L'isolement dans lequel il avait trop longtemps vécu l'ayant privé de la partie sociale de sa personne.

La veillée

En cette soirée du 15 novembre, les rues de Chatte montraient une animation particulière et les silhouettes qui se découpaient dans l'ombre auraient inquiété si des voix familières ne les avaient accompagnées. Le soir tant attendu de la veillée était arrivé. Dans la grande cheminée de la salle commune brûlait déjà un feu à rôtir un cochon. Deux bancs étaient disposés sous le manteau de l'âtre où trois vieillards avaient pris place, visiblement contents de leur installation.

– Les amis, la position sera facile à défendre..., estima le père Frochot d'un coup d'œil militaire. Sa canne entre les genoux, Arsène garnissait sa pipe de tabac brun puisé dans une blague de cuir ridé où quelques rondelles de carottes le gardaient au frais.

– En v'là encore une que l'ennemi n'aura pas..., observa-t-il en allumant sa bouffarde avec un soupir de satisfaction.

Le fond de la salle était encombré de paniers de noix à monder, de haricots blancs à décharçonner, de corbeilles de laine et de filasse, de fléaux et de sabots à raccommoder. Tabourets et chaises

attendaient en désordre leurs propriétaires. Après avoir mis leurs briques à chauffer dans l'âtre, Marie-Charlotte et Jacqueline, bientôt rejointes par la Tiennette, avaient pris place à une table non loin de la cheminée. Émilie vint s'asseoir auprès d'elles :

– La compagnie des jeunes m'est plus agréable que celle des anciens, s'excusa-t-elle. Puis, avec un coup d'œil en direction des vieux qui somnolaient dans l'âtre.

Ces trois-là vont se trouver enfumés comme blaireaux en leur trou...

Près de la porte, Jean-Baptiste et Clément, rasés de frais, battaient la semelle en compagnie de Mathieu Roussel.

– Martial ne va pas tarder, il a promis d'être là. Antoine Thibault fit son entrée en saluant à la cantonade. Le maréchal était accompagné d'un roulier de Romans. Ce Petit Louis aimait parler haut et fort et, une fois lancé, la difficulté était plutôt de le faire taire. Derrière eux, Mélanie, la femme du maréchal, se glissa dans la salle avec sa discrétion habituelle, accompagnée d'Isabelle Touchard plus jolie que jamais.

– Vous avez là une bien belle salle, observa le roulier, non sans guigner vers le corsage d'Isabelle.

Marie-Charlotte qui gardait un œil sur la porte la vit s'ouvrir devant Guillaume, Jean-Baptiste et plusieurs autres. Tous se dirigèrent vers des sièges où ils voulaient rester ensemble.

À la table des femmes, Sylvestre aidait à écosser les haricots.

– Ce que vous me dites n’est pas pour m’étonner, fit la voix forte du voiturier. Vos moines n’ignorent pas la valeur de ce bois...

Le silence s’était fait dans la pièce. Cela n’était pas pour déplaire à notre homme qui reprit sans baisser le ton :

– La forêt fournit aux manufactures trois produits essentiels. Celui qui vous parle est bien placé pour le dire. Ce sont les planches pour les emballages ainsi que le charbon pour les fourneaux et les machines à vapeur. Aujourd’hui, celui-ci se vend 10 francs les 100 kilogrammes !

– Les planches. Le charbon. Cela fait deux..., dit Rémi Collinot.

– Le troisième est le tan, pour les cuirs. Celui-là ne vous concerne pas car on le tire du chêne vert, absent de vos forêts. Mais je peux vous dire que, face à ces intérêts, votre lait et vos fromages ne pèseront pas lourd !...

– Ne restons pas debout, Louis, dit Antoine en le saisissant par l’épaule pour essayer de le faire taire.

Jean-Baptiste entendit Guillaume lui souffler :

– Celui-là parle trop et trop fort.

Le cordier s’employait à refaire le paillage d’une chaise. Sur le bord du châssis de bois, était fixé un écheveau de paille de seigle qu’il tordait en un cordon mince et bien régulier. Il se mit à parler lentement :

– Les anciens n’aimaient guère voir transformer en charbon les arbres de leurs forêts...

Avec son teint pâle, ses yeux délavés et ses cheveux couleur de filasse, il semblait que Guillaume ait fini de prendre la couleur du chanvre dont il faisait

ses cordes. En quelques mots, il avait capté l'attention de tous.

– Au petit matin, il faut voir les traces entremêlées des bêtes autour de la meule du charbonnier. Celles du renard et celles du loup comme celles du cerf ou du sanglier solitaire. Pendant le clair de lune, tous sont venus rôder autour de ce bois qui brûle sous sa carapace de terre. Du temps qu'il vivait là-haut dans sa cabane, le père Grégoire s'y était rendu une nuit. Dans la fumée, les loups respiraient si fort qu'il les entendait à plus de trente pas. Lorsque la lune a percé les nuages, ils étaient tous là, assis en rond autour du fourneau. Dans la nuit, leurs yeux brillaient comme brandons et ils se sont mis à hurler à la mort de façon si effrayante que le pauvre Grégoire en eut le poil hérissé. Quand une biche suivie de son faon est entrée dans le cercle des loups, pas un d'entre eux n'a bronché ! Le vieux m'a juré l'avoir vu de ses yeux.

Un silence que nul n'osait troubler s'était installé dans la salle. De quelques coups de tisonnier, Barthélemy raviva le feu qui commençait à tourner de l'œil. Guillaume n'avait pas choisi par hasard ce récit plein d'émotion et, sans cesser de manier sa quenouille, Émilie enchaîna :

– Contrairement aux hommes qui commencent à l'oublier, les bêtes savent que les arbres sont source de vie. Ils plongent leurs racines dans les profondeurs de la terre et poussent leurs ramures haut dans le ciel. Entre l'obscurité et la lumière qu'ils relient beaucoup mieux ma foi que ces calvaires qu'on nous a plantés çà et là...

Dans la pénombre, le profil d'Émilie paraissait singulièrement jeune. Un éclat de lumière atteignit la table des femmes où l'enfant sauvage était penché sur

ses graines. Jean-Baptiste observa une fois encore chez sa femme cet air grave qui ne la quittait plus. Après avoir découpé une lanière dans un morceau de cuir bien gras, il en avait coiffé la verge du fléau. D'une traction, il éprouva la solidité de son ouvrage. Auprès de lui, Martial travaillait sur les sangles d'un harnais dont il adoucissait les bords par un chanfrein très léger. L'odeur rance du cuir flottait autour d'eux.

– Contrairement à ce que l'on prétend, la présence des chèvres dans les taillis n'est pas nuisible, bien au contraire, commença Martial... Poussée d'une main ferme sur le bord de la courroie sa gouge détachait un fil de cuir qui frisait comme un copeau.

– Il suffit d'aller voir là où ne vont plus les chèvres, appuya Jean-Baptiste. Les bois deviennent impénétrables.

– Ceux qui ont fait cette loi ne sont jamais allés dans une forêt !

Ils eurent la surprise de voir Théophile Sédillot sortir de l'ombre qu'il affectionnait. Faisant l'effort de redresser son dos, ployé à trop rester courbé sur les peaux, le tanneur poursuivi :

– La chèvre fournit le cuir le mieux adapté à la ganterie...

– Et sa peau forme le meilleur récipient pour le transport des liquides ! C'était le voiturier, pas mécontent de se manifester.

Je comprends vos soucis, dit-il, tourné vers l'assemblée, mais nous avons aussi les nôtres. Et quand le roulage est en crise, nombreux sont ceux qui en font les frais. Ce n'est pas mon ami le maréchal qui dira le contraire ! Aujourd'hui, les machines à vapeur sont partout : sur les rivières d'où elles

chassent les chevaux de halage, sur les rails du chemin de fer où elles concurrencent diligences et charrois. Sans chevaux, qui achètera votre foin ?

– Dieu merci, les voitures ne manquent pas sur nos routes, ne put s’empêcher d’observer Vincent Frochot.

Un peu surpris de se découvrir un contradicteur en la personne du charron, Petit Louis prit un ton protecteur :

– Il ne faudrait pas vous croire à l’abri, l’ami ! Ce qui se fait là-bas, se fera ici demain...

Serrant entre ses genoux le batteur et le manche du fléau qu’il s’apprêtait à réunir par un lien de cuir, Jean-Baptiste leva les yeux vers le roulier :

– Au printemps dernier, alors que Marseille regorgeait de blé russe, nous avons vu le grain atteindre 37 francs l’hectolitre. Parce qu’on ne savait pas comment le transporter, nous fut-il expliqué. Et cela en dépit des machines à vapeur !

– Les transports modernes laissent les campagnes à l’écart du progrès et emportent leurs habitants vers les villes où les attendent des patrons sans scrupule !

Abel Brunon portait la grande culotte à braguette boutonnée à gauche à quoi se reconnaissent les compagnons charpentiers. Ce qu’il était encore deux ans auparavant, avant de venir s’établir à Chatte pour une raison connue de lui seul... Barthélemy Blanchard l’avait engagé sans poser de questions et il ne le regrettait pas.

– J’ai vu la grève de 1845, continua Abel. Une grève qui a arrêté cinq mille charpentiers pendant quatre mois. Pour une augmentation de salaire que les patrons refusaient. Les ouvriers des Quatre Corps se

sont cotisés pour soutenir les grévistes. Pour venir à bout de la grève, le ministre de la Défense a mis les soldats charpentiers au service des entrepreneurs. Le 16 juillet, la police a arrêté sept compagnons désignés comme meneurs. Vincent, dit Condom, écopa de trois ans de prison et Dublé, dit Langevin, de deux. Accusés de coalition, menace et violence.

Guillaume venaient d'achever sa chaise. Le paillage avait pris des formes rebondies que Thérèse Gabillard, assise sur un mauvais tabouret de bois, lorgnait d'un œil gourmand. Guillaume repoussa la chaise pour reprendre la parole :

Au moins, ces gaillards-là ont-ils obtenu un résultat, puisque les patrons ont fini par céder. Les canuts de Lyon, eux, n'ont reçu que des coups de fusil ! Le maréchal Soult, à la tête d'une armée battant tambour, a laissé sur le pavé de la ville six cents morts et blessés. Les canuts passent leur existence autour de métiers à tisser où leur famille tout entière travaille jour et nuit. Ils dorment sur des plateformes suspendues au plafond des ateliers et où ils accèdent par des échelles. Les enfants de plus de huit ans font leurs huit heures par jour...

– Si le patron veut bien appliquer la loi ! intervint le roulier. Tous les moyens sont bons pour faire baisser les salaires. Pour construire le fort de Tournoux, huit cents Piémontais ont été embauchés. Ils ne rechignaient certes pas à l'ouvrage mais c'étaient surtout de fameux trousseurs de jupons ! Lançant un coup d'œil en direction d'Isabelle, il rencontra le regard glacé du compagnon. Un instant, les deux hommes se mesurèrent des yeux...

Joseph Delteil et Casimir Lantier étaient assis côte à côte sur un banc adossé au mur. Avec la concurrence du coton, les deux peigneurs de chanvre ne survivaient qu'en se livrant à de petits travaux. Casimir façonnait des personnages dans des morceaux de bois de tilleul. Teintées de couleurs végétales et polies à la moelle de sureau, ces sculptures trouvaient preneurs sur les marchés. Joseph, quant à lui, était entouré de carcasses de paniers. Sous son fendoir de buis, un rameau d'osier blanc éclata en quatre éclisses qui se séparèrent en fouettant l'air avec des sifflements de serpents.

– À un franc cinquante la journée, le travailleur agricole n'est pas mieux loti que celui des villes, fit observer Lantier.

– Le travail de la terre lui aussi est un esclavage, appuya Delteil.

On disait les deux hommes sur le point de prendre le chemin de la ville et Jean-Baptiste craignait par-dessus tout que leur découragement ne s'étende à tout village. Mais il avait d'autres raisons de se méfier des deux hommes...

– Le travail de la terre est dur, nous le savons tous, concéda-t-il. Du moins le paysan travaille-t-il pour lui. Il est le plus indépendant des hommes...

– Si l'on oublie les caprices du temps ! lança Delteil.

Les pouces passés dans la ceinture, le voiturier s'était de nouveau campé sur ses jambes :

– C'est vrai que le paysan se trouve bien seul. Tout comme le roulier d'ailleurs ! Peut-être est-ce une question d'organisation. Les ouvriers de Grenoble ont fondé des associations de secours mutuel où, pour un

franc par mois, ils bénéficient de soins gratuits pour eux et leur famille. Et même d'une aide pour ceux qui perdent leur emploi !

– Un franc par mois ! ? Que nous resterait-il pour manger ? Et que pourrait votre association contre des calamités naturelles qui nous frappent tous à la fois !

– C'est le prix de notre liberté ! s'emporta Jean-Baptiste.

– Liberté de mourir de faim ! Pour nous, le choix est fait, siffla Delteil entre ses dents.

– Les moines ont besoin de bras, précisa Lantier.

C'était le choix que Jean-Baptiste redoutait. Avec une violence dont il fut surpris, il lança :

– Plutôt crever qu'aller labourer la terre que les moines nous ont prise !

Lantier le regardait d'un œil mauvais :

– Facile à dire quand on n'a pas de bouches à nourrir...

Dans la grande salle, le silence était tel qu'on aurait pu entendre une araignée tisser sa toile. Sur le poing de Jean-Baptiste, chaque jointure s'était marquée de blanc.

« Le salaud ! », souffla Collinot, j'espère que tu lui fermeras la gueule ». Les mains agrippées au bord de la table, Marie-Charlotte tentait de cacher son trouble. À ses côtés, Jacqueline et la Tiennette semblaient absorbées par le tri de leurs graines. Elle, cherchait les mots qu'elle aurait dû prononcer et qui se dérobaient. Berthe Lantier, fielleuse, se pencha vers elle :

– C'est vrai que notre Jean-Baptiste ne paraît pas pressé de te faire des enfants...

Jean-Baptiste choisit d'ignorer la pique du chanvrier. Il prit une inspiration avant de reprendre :

– Lorsque la pluie se fait pressante et qu'il faut rentrer la moisson, nous faisons front ensemble...

– Il ne s'agit pas de rentrer les foins mais de défier les moines et la loi ! coupa Delteil. Je le répète, je n'en suis pas !

– Personne ne veut défier qui que ce soit, fit observer Guillaume. Il s'agit de nous faire entendre...

– La loi est la même pour tous ! Et celle qu'on nous impose doit s'appliquer aux moines, appuya Jean-Baptiste, exprimant l'idée qui lui tenait à cœur.

De nouveau Abel s'était levé de son siège. Posément, il proposa :

– Pourquoi ne pas écrire une pétition que le maire porterait à qui de droit ? Ceux qui seront d'accord la signeront...

Jean-Baptiste s'était assis. Ses mains tremblaient encore. Désignant Delteil et Lantier, il dit à ses voisins :

– J'ai cru que ces deux-là allaient me faire perdre la tête.

À l'adresse de Collinot qui tendait l'oreille, il ajouta :

– Et toi, Rémi, essaye de la boucler un peu. Tu en as assez fait pour ce soir...

– Ah ça ! Te voilà fâché contre moi, maintenant ! ?...

– Je n'aime pas ta façon de jeter de l'huile sur le feu.

Le feu, c'est le moment que choisit Barthélemy pour y balancer le fagot qu'il tenait à la main. Les branches s'embrasèrent toutes à la fois, répandant par toute la salle l'odeur puissante du genévrier. Les vieux avaient sauté dans leurs sabots avec une vivacité dont on ne les croyait plus capables :

– Nom de Dieu ! C'est qu'il nous foutrait le feu aux jambes, l'animal !

Un gros rire secouait la grande carcasse de Barthélemy. Le rire en cascade d'Angèle lui fit écho.

– Qui c'est ! ? demanda le voiturier en poussant du coude le maréchal.

– C'est Angèle, notre cabaretière. Notre épicière aussi...

– Guillaume ! Une chanson !, scandaient des voix. Guillaume assura qu'il était incapable de chanter dans une telle fumée. Le roulier, quant à lui, promit qu'il le ferait dès que cela serait possible...

– Voulez-vous que je raconte le retour de l'Empereur ? proposa le père Frochot qui commença sans attendre la réponse.

– C'était en 1815... Marchand, rallié aux Bourbons dès avril 14, commandait alors la région militaire de Grenoble. C'est un traître, disaient ses soldats. Dans la soirée du 4 mars, le préfet du Var l'avait informé que Napoléon avait débarqué et qu'il marchait vers la ville. J'étais au 5^{ème} de Ligne qu'on envoya à Laffrey pour y barrer la route à l'empereur. Vêtu de sa redingote grise, Napoléon s'avança à cheval. Sa lorgnette était braquée sur nous et cela nous faisait tout drôle ! Il envoya un parlementaire. L'Empereur va marcher sur vous, dit celui-ci aux voltigeurs. Si vous faites feu, le premier coup sera

pour lui. Puis les lanciers polonais, suivis des grenadiers de la vieille garde, se portèrent vers nous. Notre commandant donna l'ordre de battre en retraite puis il se ravisa : « Halte ! Feu en tête ! En avant sur ces lanciers ! ». Aussitôt, notre capitaine ordonna : « Feu ! ». Un instant, le père Frochot laissa monter l'attente dans son auditoire... « Alors, l'Empereur ouvrit sa redingote grise : s'il est parmi vous un soldat qui veuille tuer son Empereur, me voilà ! ». Ce fut un grand silence. Puis, de toutes les poitrines, s'éleva un grand cri : « Vive l'Empereur ! ». Cri magique. Lorsque Frochot se rassit sur son banc, ses voisins s'essuyaient le nez du revers de la manche.

– Ce vieil âne nous fera toujours pleurer avec son Empereur, dit Émilie. Autour d'elle, les femmes renflaient à qui mieux mieux. Le feu faiblissait... La première, Angèle se dirigea vers la cheminée, emballa sa brique dans un carré de toile et la rapporta, serrée contre elle.

– Parfois, je voudrais être une brique, dit le voiturier à son voisin.

Dans la salle soudain réveillée, ce n'était plus que claquements de sabots et balancements de jupons. Barthélemy posa sur les braises quelques beaux rondins de noyer d'où s'échappèrent de courtes flammes bleues. Montant d'un chaudron posé sur le feu, des senteurs aromatiques se mêlèrent à celles du bois.

– Le vin de noix ! fit une voix. On sortait des pains, on entrechoquait des verres, partout circulaient des paniers de noix. Le silence se fit autour du voiturier qui s'avança dans la lumière :

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs marqués de roux...
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx...

Il chantait d'une voix profonde, différente de la voix de tête qu'il avait ordinairement. Il poursuivit longuement, dans un silence attentif.

– C'est la dernière chanson de Pierre Dupont, conclut-il en regagnant sa place au milieu des battements de mains. Déjà, des cris résonnaient dans la salle :

– Angèle ! L'occasion Manquée !

Angèle s'approcha de la cheminée avec l'aisance de la femme habituée à servir la clientèle. Une croix de la taille d'une main se balançait entre ses seins Les hommes la regardaient avec une sympathie évidente, les femmes avec des sourires plus contraints. Elle se mit à chanter d'une voix claire et bien timbrée :

Étant ma journée faite,
Je me suis promenée.
Par le chemin rencontre
La fille du jardinier.

Le voiturier appréciait en connaisseur et il le montrait...

Qu'avez-vous donc la belle,
Qui vous fait tant pleurer ?
Je chante la grande bête
Qui n'a su m'embrasser...

Angèle eut droit à un verre de vin de noix qu'elle avala sans faire de façons. D'autres en profitèrent

pour une nouvelle tournée. Pourtant, suivant le déclin du feu, les conversations faiblissaient... Dans l'âtre, les vieux réchauffaient leurs sabots en y faisant sauter des braises comme au fond d'une poêle.

– Il est temps de prendre le chemin du retour ! De petits groupes se dirigeaient vers la sortie. Le froid de la nuit pénétrait dans la salle par grande bouffées. Sa grande écharpe serrée contre elle, Angèle, tenant Marie par la main, franchit la porte sous le regard décontenancé du roulier.

– Elle va rejoindre son mari..., souffla Antoine, cruel.

Marie-Charlotte et Jean-Baptiste s'étaient mis en route d'un bon pas. Ils n'avaient pas fait cinquante mètres que des éclats de voix les arrêtaient.

– Ne les laissez pas se battre ! criait une femme. Un attroupement s'était formé où s'élevait la voix forte de Vincent :

– C'est cette bête de roulier ! Il a voulu se battre !

Il voulait tout dire à la fois : Isabelle qui était sortie seule et le Petit Louis qui l'avait abordée... L'intervention d'Abel... Et le roulier qui faisait claquer son fouet ! Le compagnon ne s'était pas laissé impressionner. Antoine s'était interposé, disant que Louis avait bu un coup de trop. Le roulier n'avait consenti à le suivre qu'à condition qu'ils passent devant la maison d'Angèle. Un long moment, l'œil humide, il avait contemplé la façade aux volets clos.

– Je reviendrai, avait-il déclaré.

Marie-Charlotte et Jean-Baptiste avaient repris leur chemin dans l'air froid de la nuit. Il marchait à grandes enjambées, elle, à pas rapides. Bientôt, ils

virent se découper dans l'obscurité la masse sombre de leur maison. Les glapissements du chien auraient pu faire croire qu'ils étaient partis depuis des jours.

La clé joua dans la serrure. Une odeur de feu refroidi emplissait la pièce... Elle finit par rompre le silence :

– Tu sais, j'ai fait de mon mieux...

– Tu as fait tout ce que tu devais...

De nouveau, elle s'était tu. Elle enviait Émilie qui avait tant à dire et qui le disait si bien. Mais Émilie était une vieille femme qui ne craignait rien ni personne. La remarque du chanvrier, la phrase mordante de Berthe, résonnaient dans sa tête.

Après le froid de la nuit, ils retrouvèrent avec plaisir la chaleur de l'édredon... Ce fut lui qui se mit à parler :

– Cet enfant, je te promets que nous le ferons bientôt.

La gorge serrée, elle ne répondit rien, se disant que cela ne servirait à rien puisque son mari semblait lire dans ses pensées. Son souffle s'était fait si léger que Jean-Baptiste le percevait à peine, coulant le long de son cou, régulier, rassurant. Un souffle dont dépendaient tant de choses... Longtemps après que la dernière braise fut éteinte, il resta éveillé, cherchant un sommeil qui se refusait...

La pétition

Le lendemain matin, dès que l'heure l'avait permis, le roulier s'était rendu au cabaret sous prétexte de s'y faire servir un verre de claret. Le maître des lieux était là, replet, bouffi. L'antipathie de Louis pour la personne de Gustave Coquelle fut immédiate. L'absence trop évidente de la belle cabaretière ajoutait à sa rancœur, l'idée même que ce gros homme ait pu la tenir dans ses bras lui était insupportable. Les questions se succédaient sous son crâne. Pourquoi Angèle était-elle absente ? Pouvait-il espérer la revoir ? Lui, ne pourrait retarder son départ... S'enquérir d'elle ? Un regard sur la figure du cabaretier le fit renoncer à cette idée absurde. L'homme respirait la méfiance par tous les pores de sa peau luisante. Il ne fallait pas qu'un acte d'impatience suscite les soupçons d'un mari jaloux. Chaque gorgée de son vin prenait le goût du fiel. Il voyait approcher l'instant où il devrait commander un autre verre quand la phrase de Louis, la veille au soir, lui revint à l'esprit : « C'est Angèle, notre cabaretière... et notre épicière aussi ». Où se trouvait donc l'épicerie ? Par-dessus son épaule, il finit par

situer la porte de la boutique. Le vin tremblait dans le verre sur lequel il resserra ses doigts en jetant un coup d'œil inquiet vers le mari. Il n'aurait pas été difficile de trouver un prétexte permettant de se rendre chez l'épicière mais cette grosse sangsue de Coquelle ne le lâcherait pas d'une semelle. Il avala les deux dernières gorgées de vin en faisant claquer la langue. Sa manœuvre était prête, il n'avait plus qu'à attendre...

La grosse horloge sonnait les onze coups lorsque trois hommes poussèrent la porte. Avant même qu'ils aient pu s'asseoir, Louis s'était mis à frapper le bois de la table d'une grosse pièce blanche. Ignorant les nouveaux venus, Coquelle s'empressa...

– Dites-moi, patron, j'aurais besoin de quelques provisions...

– Vous trouverez cela à côté, fit Coquelle, mielleux.

– Au revoir, fit-il sans se retourner. D'une main il avait aplati sa pièce sur la table, de l'autre il avait saisi son fouet.

– Tiens ! C'est donc vous ! fit Angèle d'un ton où l'oreille exercée de Louis perçut une certaine satisfaction...

– Vous ne pensiez pas que je viendrais ?

– Je ne vois pas comment j'aurais pu...

Elle avait retrouvé son rire clair. Louis savait que les minutes étaient comptées :

– Hier soir, je n'avais d'yeux que pour vous...

– C'est beaucoup dire ! fit-elle avec un sourire narquois. J'ai entendu dire que...

– Que j'ai failli me battre pour une autre... C'était par dépit...